

Preprint : colloque international *Narrations auctoriales dans l'espace public. Comment repenser et raconter l'auteur ?* (16-17 mai 2019, Metz)

Roland Lardinois

Centre d'études de l'Inde et de l'Asie du Sud

Écoles des hautes études en sciences sociales

Centre national de la recherche scientifique

F-75000

Devenir auteur lorsqu'on est ingénieur

Autour du cas Chetan Bhagat dans la littérature indienne contemporaine

de langue anglaise

Entrer dans l'activité littéraire

Je voudrais interroger quelques manières de faire pour entrer dans l'activité littéraire et devenir auteur, un processus que je définis, d'un point de vue intentionnaliste et de manière descriptive, comme l'acte singulier d'une personne qui s'engage à raconter une histoire pour en faire un livre destiné à être publié afin que ce livre trouve son public.

Pour mener cette interrogation, je me situe dans l'après-coup en considérant des processus qui ont réussi. Une fois le livre publié, et à condition d'avoir accès au retour réflexif des auteurs, je me demande comment ceux-ci se racontent ce moment particulier du passage à l'acte d'écrire : qu'ont-ils ressenti, qu'ont-ils fait pour réussir, c'est-à-dire pour être publiés, et comment ont-ils vécu cette première expérience d'auteur ? Si j'emploie le masculin générique de convention grammaticale, c'est parce que l'immense majorité des auteurs que j'étudie sont

des hommes ; néanmoins, mes matériaux me permettent d'interroger la dimension sexuée de cette expérience d'entrée dans l'écriture littéraire.

Je me situe sur le terrain de la littérature indienne contemporaine de langue anglaise, mais à l'écart des auteurs les plus connus, les plus traduits dans toutes les langues occidentales, comme Salman Rushdie, Arundhati Roy, ou Amitav Gosh, pour ne citer que quelques noms. Les romans que j'étudie appartiennent à un genre particulier de littérature réaliste que je nomme une « littérature d'ingénieurs ». Ce sont des romans qui ont deux caractères en commun : premièrement, ils sont tous écrits par de jeunes ingénieurs diplômés et, deuxièmement, l'action se situe dans le milieu professionnel d'ingénieur, souvent le secteur des technologies de l'information, ou bien dans les écoles d'ingénieurs, les collèges universitaires, au sens anglais du terme, qui se sont développés en Inde depuis les années 2000.

Pour identifier ce genre « littérature d'ingénieurs », je me fonde sur un corpus d'une centaine de romans publiés à partir de 2004 dont quasiment aucun n'est traduit en français. Les auteurs de ces romans sont inconnus, en Inde même, à part quelques-uns dont le plus célèbre est Chetan Bhagat qui me servira ici de guide pour réfléchir aux manières d'entrer dans l'activité littéraire et de se dire auteur ou écrivain.

De quoi Chetan Bhagat est-il le nom ?

Qui est Chetan Bhagat, l'auteur. En 2004, il publie son premier roman intitulé, *Five Point Somewhat. What not to do at IIT (Des garçons très moyens. Ce qu'il ne faut surtout pas faire dans un IIT)*. Le roman conte la vie de trois garçons sur le campus de l'Indian Institute of

Technology de Delhi (IIT-Delhi), et le titre en anglais, *Five point somewhat*, fait référence au système de notation, sur dix, en usage dans ces écoles, la moyenne correspondant donc à la note de cinq sur dix. Le roman connaît un succès commercial immédiat, plus de 100.000 exemplaires sont vendus en quelques mois, que prolonge sa traduction en hindi. L'adaptation au cinéma amplifie encore ce succès, d'abord dans la version de Bollywood, en langue hindi, malgré un titre en anglais, *Three Idiots*, ensuite dans la version en langue tamoule, à Madras, *Nanban (Les meilleurs amis)*.

Mais qui est Chetan Bhagat, la personne ? Chetan Bhagat, né en 1971, est le fils aîné d'une famille punjabis de deux enfants, des garçons, dont le père est officier dans l'armée indienne et la mère professeure de sciences naturelles dans un lycée. Après de bonnes études secondaires à l'Army School de Delhi (école des enfants de militaires), il est licencié en ingénierie mécanique (*Bachelor of Technology, BTech-Mechanical*) de l'IIT-Delhi en 1994, et diplômé en management de l'Indian Institute of Management (IIM) d'Ahmedabad, au Gujrat. Formé dans deux des meilleures écoles de leur domaine, Chetan Bhagat rejoint ensuite la banque d'affaire Goldman Sachs, à Hongkong.

À ce stade, plusieurs remarques sont nécessaires. Premièrement, le roman de Chetan Bhagat a été catalogué par les critiques de magazines littéraires, en Inde, dans le genre anglo-américain des « *campus novels* », en référence aux romans de David Lodge. D'un point de vue externe, l'analogie est compréhensible, mais elle est trompeuse. Le contexte historique, social et culturel de ce roman de Chetan Bhagat, le milieu universitaire décrit, et le style littéraire, diffèrent d'avec les romans de David Lodge.

Deuxièmement, Chetan Bhagat traduit dans l'imaginaire romanesque un fait social propre à l'Inde. Il s'agit de la formation du secteur des technologies de l'information et de la

communication (TIC), et le développement sans précédent, à partir de la fin des années 1990, de milliers d'écoles d'ingénieurs destinées à former une main d'œuvre qualifiée de techniciens supérieurs, ayant le titre d'ingénieur, pour travailler dans ce secteur des TIC. La base sociale du recrutement massif de ces écoles a été, dans la première phase de l'essor de cette industrie, la petite bourgeoisie urbaine anglophone dont les familles ont contraint leurs enfants, garçons et filles, à suivre ces formations diplômantes qui étaient promises de bons salaires et de conditions de travail et de vie décentes.

Enfin, une troisième remarque importe pour mon propos. Chetan Bhagat romancier — huit romans à son actif aujourd'hui, dont deux traduits en français — a suscité un sentiment d'émulation parmi ses lecteurs. En effet, son succès a autorisé nombre d'entre eux à s'engager dans l'écriture romanesque en prenant leur expérience, leur vécu, comme sujet de roman. Au point que Chetan Bhagat, romancier, est devenu à son tour un personnage de roman.

Une configuration de concurrents : quatre auteurs en miroir

Comment ces ingénieurs de profession sont-ils devenus romanciers ? Pour répondre à cette question, je vais analyser la dynamique littéraire enclenchée par Chetan Bhagat en considérant quatre romanciers, trois hommes, Chetan Bhagat, Amitabha Bagchi, S. V. Divvaakar, et une femme, Parul A. Mittal.

Mais d'abord, quelques éléments de chronologie. En 2004, donc, Chetan Bhagat publie *Five Point Somewhat. What not to do at IIT*. Trois ans plus tard, en 2007, Amitabha Bagchi (né en 1974), fait paraître, *Above Average (Au-dessus de la moyenne)*, l'histoire d'un étudiant et de ses camarades de promotion, tous des garçons, à l'IIT-Delhi. Puis en 2010, une femme, Parul

A. Mittal (née en 1975), conte une histoire homologue dans *Heartbreaks and Dreams. The Girls @ IIT (Cœurs brisés et rêves de filles @ IIT)* mais, comme son titre l'indique, en prenant des personnages féminins, étudiantes également à l'IIT-Delhi. Enfin, en 2013, paraît un roman de S. V. Divvaakar (née en 1960), *Beaten by Bhagath. A Tale of two Writers (Battu par Bhagath. L'histoire de deux écrivains)*, qui met en intrigue, un héros, le narrateur, mis au défi d'écrire un roman qui aurait plus de succès que ceux d'un romancier imaginaire, un certain Ketan Bhagath (avec un h final au patronyme).

Ces quatre auteurs ont de nombreux points communs en termes de génération, d'origine sociale et de parcours scolaire et professionnel. D'abord, ils sont nés au début des années 1970, à l'exception de Divvaakar, plus âgé qu'eux d'une dizaine d'années. Ensuite, ils sont tous issus de familles liées au secteur public, les pères, parfois les mères, étant employés dans l'armée, dans l'enseignement, ou dans l'administration centrale de l'Union indienne. Tous ces écrivains ont fait leurs études secondaires dans des écoles anglophones réputées de Delhi, puis ils ont intégré la même école d'ingénieurs d'élite : l'Indian Institute of Technology de Delhi où trois d'entre eux ont été des condisciples, Chetan Bhagat, Amitabha Bagchi et Parul A. Mittal. Ils ont ensuite complété leurs études supérieures soit dans un institut de management réputé (IIM-Ahmedabad), comme Chetan Bhagat, soit dans une université américaine où ils ont obtenu une maîtrise (Parul A. Mital) ou un doctorat (Amitabha Bagchi) en sciences de l'information. Enfin, ces écrivains ont encore en commun d'avoir été employés, en Inde ou à l'étranger, dans des entreprises internationales, à l'exception d'Amitabha Bagchi qui est devenu enseignant à l'IIT-Delhi.

Si ces auteurs partagent donc nombre de propriétés sociales, leurs romans sont également proches par leur thématique, leur structure et leur écriture. Les trois premiers romans

mentionnés se caractérisent, en effet, par l'unité de lieu, l'Indian Institute of Technology de Delhi, par l'unité de temps, l'action principale se déroule pendant les quatre années d'études d'ingénierie et, enfin, par l'unité thématique car il s'agit de romans que l'on peut dire d'apprentissage, de passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Quatre manières de devenir auteur

Malgré les propriétés sociales et les caractères formels de leurs romans qui les rapprochent, ces auteurs diffèrent par leurs conditions d'entrée dans l'activité littéraire et par la manière de s'y sentir écrivain.

Considérons d'abord le cas de Chetan Bhagat comme embrayeur de ce nouveau genre littéraire. Lorsque celui-ci publie *Five Point Someone*, en 2004, son roman a été refusé auparavant par une dizaine d'éditeurs. La journaliste Ankita Mukherji a raconté comment la maison d'édition réputée pour laquelle elle travaillait alors, au début des années 2000, mais dont elle n'a pas révélé le nom, avait rejeté un roman du type « *campus novel* » écrit par un jeune cadre d'une banque d'investissement sur lequel elle avait attiré l'attention de son éditeur, non sans formuler cependant des réserves sur la qualité littéraire du livre.

Selon son témoignage, le manuscrit était accompagné d'une disquette étiquetée d'un « Lisez-moi » qui contenait, sous la forme d'un *power point*, un plan de commercialisation du roman. Ce plan prévoyait un prix de vente bon marché, un préachat en masse des exemplaires par l'auteur pour faire augmenter les chiffres de vente, et une publicité ciblée auprès des anciens élèves de la grande école d'ingénieurs où se déroulait cette fiction.

Le roman fut toutefois refusé par cet éditeur au nom d'une certaine idée que celui-ci se faisait de la valeur littéraire de la littérature indienne anglophone qu'il publiait. Il s'agissait de romans ajustés à un certain état social du marché littéraire visant un public anglophone très éduqué, en Inde et à l'étranger où ces romans étaient traduits et leurs auteurs reconnus et célébrés par des prix littéraires prestigieux, comme le *Booker Prize*. À cet égard, le succès inattendu, au moins par cet éditeur, de Chetan Bhagat, marque une rupture qui témoigne de l'arrivée sur le marché littéraire indien de nouvelles générations porteuses d'autres atouts culturels, d'autres dispositions moins lettrées, visant un nouveau public.

Car le manuscrit de Chetan Bhagat fut finalement accepté par l'éditeur Rupa, dont l'équivalent français serait Robert Laffont, au moment où cette maison d'édition cherchait à toucher un public anglophone émergent, plus jeune. Kapish Mehra, âgé d'une vingtaine d'années et encore étudiant en licence d'économie à la *Delhi University*, qui prit connaissance du roman aux éditions Rupa, fut comme le lecteur idéal que Bhagat anticipait. Mehra déclare : « J'ai lu le manuscrit d'une traite (...). On a senti qu'il y avait quelque chose de particulier dans ce livre, et on s'y est tous mis.¹ » Le premier tirage du livre est de 5000 exemplaires et le prix de vente fixé à 95 roupies afin d'être abordable par le public étudiant. Le roman trouve son lectorat, 100.000 exemplaires sont vendus en quelques mois, et son auteur est récompensé dès 2004 par la *Society Young Achiever* avant de recevoir l'année suivante, en 2005, la *Publisher's Recognition Award*.

Qu'en est-il maintenant du second cas retenu, celui d'Amitabha Bagchi, le professeur-écrivain dont on peut dire qu'il a été « battu par Bhagat » pour reprendre le titre du roman de

¹ Poornima Kavlekar, "Writing its growth factor", *The Smart CEO*, 22 November 2013. (Toutes les traductions sont les nôtres).

Divvaakar ? Lorsque paraît *Five Point Someone*, Amitabha Bagchi rentre des États-Unis titulaire d'une thèse de doctorat en informatique, et il devient professeur de Computer Science à l'IIT-Delhi. Dans le même temps, il termine un roman, *Above Average*.

Des quatre auteurs retenus, Amitabha Bagchi est le seul qui s'inscrive dans un projet d'écrivain. Il déclare, dans un entretien, être un « écrivain par tempérament » au moins autant qu'un ingénieur. Il confie d'ailleurs avoir envoyé, sans succès, de nombreux articles à des magazines littéraires américains lorsqu'il était étudiant aux États-Unis. Les romans ultérieurs publiés par Amitabha Bagchi témoignent d'une sorte d'accomplissement de cette autoreprésentation qui est étayée, pour le dire vite, par ce que j'appellerai un habitus brahmanique (Bagchi est un patronyme de brahmane bengali, comme le héros de son premier roman).

La publication du roman de Chetan Bhagat provoque chez Bagchi un état de choc. Ce dernier raconte, dans un entretien : « Au début 2004, je cherchais un éditeur lorsqu'un ami m'a téléphoné pour me dire que Chettu [Chetan Bhagat, familiarité qui témoigne de l'interconnaissance entre les deux personnes] venait de sortir un livre. Mon cœur a chaviré parce que d'instinct, j'ai su quel était le sujet de son livre.² »

Bagchi reconnaît sa frustration. Il avait le sentiment de s'être fait voler la primauté du sujet, en bref, d'avoir été « battu par Bhagat » dans la compétition littéraire pour traduire, sur le mode de la fiction, des changements socioprofessionnels dont leurs générations, celles nées au début des années 1970, étaient porteuses. Trois ans plus tard, le roman d'Amitabha Bagchi,

² « *Above Average*, and a conversation with Amitabha Bagchi », *Jabberwock*, mercredi 2 mai 2007 : <http://jaiarjun.blogspot.fr/2007/05/above-average-and-conversation-with.html>. Consulté le 26/06/2019.

Above Average, paraît chez HarperCollins, adoube littérairement, en quatrième de couverture, par l'écrivain anglophone Amitav Gosh. En l'absence d'information sur les difficultés, ou pas, rencontrées par Amitabha Bagchi pour trouver un éditeur, on note qu'HarperCollins, un des cinq premiers groupes internationaux d'édition, paraît bien ajusté aux attentes littéraires explicites de cet auteur qui se pense comme un écrivain.

Des cas présentés, Parul A. Mittal est la troisième entrée, en 2010, sur le marché de la littérature d'ingénieurs. Cette auteure, qui s'est beaucoup livrée sur son travail littéraire, ne possédait au départ, de son propre aveu, ni l'ambition ni les compétences pour être écrivaine. Elle réagit toutefois au succès rencontré par le roman de Chetan Bhagat par un double défi personnel. D'une part, donner à voir un regard de femme sur la vie des étudiantes à l'IIT-Delhi et, d'autre part, se prouver qu'elle avait les ressources, à l'égal de ses camarades masculins IITiens, les diplômés des IIT, pour écrire un tel roman, comme elle le raconte :

« Un jour, mon mari [Alok Mittal] qui est aussi diplômé de l'IIT-Delhi [1994], mais un an avant moi, rapporta à la maison un roman, *Five Point Someone*. Il me dit que c'est Chetan Bhagat qui avait écrit le livre et qu'il lui en avait dédié un exemplaire. J'ai été un peu surprise. [...] Je ne savais pas (...) que Chetan Bhagat, qui était dans ma promotion, avait écrit un livre. [...] J'ai été très excitée et j'ai lu le livre en une nuit de la première à la dernière page. J'ai simplement adoré le livre. Il me rappelait tant de bons souvenirs de ce bon vieux temps de la vie d'étudiante. Et soudain, j'ai eu envie de dire à la face du monde que les filles aussi existaient. Je savais que les filles étaient minoritaires à l'IIT-Delhi, mais j'ai toujours lutté pour l'égalité entre les sexes... J'avais passé quatre ans à l'IIT-Delhi, Chetan Bhagat était mon camarade de promotion. Il était évident pour moi que je pourrais écrire aussi [...]»³

À la différence de ses deux camarades hommes pour lesquels le désir d'écrire et l'ambition littéraire semblent aller de soi, Parul A. Mittal, exprime son doute sur sa légitimité d'auteure. Elle ne pense disposer ni des compétences créatrices, ni de la disponibilité de temps requises

³ <http://www.parulmittal.com/had/content/story-behind-heartbreaks-dreams>. Consulté le 26/06/2019.

pour s'investir dans un tel projet d'écriture. Elle est en effet la seule des auteurs à évoquer sa situation familiale, celle d'une femme mariée à un entrepreneur très occupé par sa carrière, mère de deux jeunes enfants, et qui mène néanmoins une activité professionnelle, à l'égal de Chetan Bhagat et d'Amitabha Bagchi. Parul A. Mittal confie :

« Je n'avais écrit jusqu'alors que des rapports techniques, des articles de recherche et la créativité n'était pas mon fort. En outre, lorsque vous êtes mariée et que vous avez des enfants, les choses changent. Avec mon travail, deux petites filles, je n'avais pas le temps de me retourner pour faire autre chose. Je luttais pour trouver l'équilibre entre mon travail et ma vie personnelle.⁴ »

Ne pouvant étayer son désir d'écrire sur un modèle familial lettré, Parul A. Mittal ne dispose que des qualités éthiques acquises dans ces écoles d'excellence que sont les IIT : la confiance en soi permettant de s'engager dans un projet qu'elle prend comme un défi : « Il était évident pour moi que je pourrais écrire aussi, si je travaillais dur. C'est comme ça avec les gens des IIT, ils sont confiants pour tout ! Ils pensent qu'ils peuvent conquérir le monde.⁵ »

Parul A. Mittal quitte son emploi salarié et se donne alors la disponibilité nécessaire pour se consacrer à l'écriture de son roman. Mais devenir auteure de fiction requiert des savoirs faire qu'elle pense ne pas posséder. Elle consulte des romanciers qui l'ont devancée dans cette activité, Amitabha Bagchi notamment et, diplômé en science de l'information, elle n'hésite pas à recourir à un logiciel d'écriture américain, *y-Writer*, qui est un support technique utilisé pour la production de livres en série.

Comme ses prédécesseurs, Parul A. Mittal ne bénéficie d'aucune introduction dans le monde de l'édition. Elle se heurte alors aux positions déjà occupées : « HarperCollins m'a dit qu'il y

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

avait beaucoup trop de livres du genre “*campus novels*”, que cela avait été déjà fait. » Toutefois, aucun éditeur n’avait publié de roman écrit par des femmes ingénieures et prenant comme héroïnes de jeunes étudiantes dans un IIT. Tout se passe comme si la double dimension sexuée de la position de Parul A. Mittal, celle d’être une femme écrivant sur des héroïnes féminines, renforçait en sa défaveur son caractère de dernière arrivante.

Le livre paraît finalement chez Srishti, une petite maison d’édition de masse à bas coût, nouvellement créée, peu exigeante sur le niveau de langue, et qui s’est spécialisée dans ce marché littéraire émergent de primo-romanciers issus des écoles d’ingénieurs et de management. Parul A. Mittal est consciente des contraintes éditoriales qu’impose une publication de masse, mais elle semble s’en satisfaire, pour ce premier roman. L’important pour elle est d’être publiée, de toucher un large public plutôt féminin afin que son parcours d’excellence, qui est celui de ses héroïnes, puisse servir d’exemple aux jeunes filles qu’elle veut encourager à faire des études professionnelles ; c’est la raison pour laquelle elle présente son livre dans les écoles d’ingénieur. Elle confie dans un entretien :

« Shristi ne fait pas beaucoup de travail d’édition sur le manuscrit. Leur modèle, c’est l’édition de masse à bon marché, deux livres par mois à 100 roupies ; la logique, c’est que les Indiens lisent des livres en anglais écrits par des auteurs indiens sans que ce soit nécessairement de la haute littérature que vous devez lire avec un dictionnaire à portée de main pour comprendre ce qui est dit. Les livres doivent être écrits dans un anglais simple ; les gens, aujourd’hui, c’est cet anglais là qu’ils veulent lire.⁶ »

⁶ <http://www.youtube.com/watch?v=OawhuudYIKA>. Consulté le 26/06/2019.

Émulation, compétition, échec : Chetan Bhagat personnage de roman

Les trois romans que je viens de présenter se caractérisent par une dimension d'intertextualité inscrite, notamment, dans leur titre. Dans le quatrième roman que j'évoque, *Beaten by Bhagath. The Tale of Two Writers*, cette intertextualité fait de Chetan Bhagat un personnage de roman à peine travesti. Son auteur, S. V. Divvaakar, né en 1960, est de dix à quinze ans plus âgé que les auteurs précédents mais, comme eux, il est également diplômé de l'IIT-Delhi.

Beaten by Bhagath est le second roman de S. V. Divvaakar . Il s'agit en fait d'une mise en abîme de son premier roman publié un an auparavant, *The Winner Price*, un thriller économique-politique qui met en scène de jeunes diplômés IITiens faisant fortune dans les émirats du golfe Persique, à Dubai. *Beaten by Bhagath* conte l'histoire d'un homme d'affaires qui accepte le défi d'écrire un roman qui sera meilleur, et qui aura plus de succès que ceux d'un certain Ketan Bhagath, auteur populaire du moment. En ajoutant la lettre h au final du patronyme de son personnage, Divvaakar identifie clairement son modèle auquel, en outre, il donne le prénom de Ketan qui se trouve être, dans la vie réelle, le prénom du frère de Chetan Bhagat, également un informaticien. Pour embrouiller encore l'esprit du lecteur, celui-ci ne découvre qu'à la toute fin du roman de Divvaakar le patronyme du héros-narrateur, Balwant Bhagath, désigné tout au long de l'histoire par ses seules initiales B. B., et dont l'homonymie des patronymes suggère la gémellité des deux personnages, et peut-être la même appartenance de caste.

L'embrasseur de la fiction *Beaten by Bhagath* est le fait que nos deux auteurs, l'établi et son challenger, sont d'anciens camarades d'université, comme l'explique l'incipit du roman : « Ils ont fréquenté la même université, et ont même partagé leur chambre ; l'un a vu sa popularité

éclater lorsque l'autre tombait dans un profond oubli ; leur livre avait la même grâce et ils ont concouru pour la même compétition ; l'un est devenu une étoile au firmament, lorsque l'autre s'est écrasé, brûlé, balaféré pour la vie. » (Divvaakar, 2013 : 9).

La résolution de l'intrigue livrée dès le départ, le roman se présente alors comme le déroulement des étapes de la chute annoncée du héros-narrateur. Car celui-ci va se consumer en vain dans une compétition, Ketan Bhagath est invincible, littérairement.

Conclusion : de la valeur littéraire de la littérature d'ingénieurs

Au terme de cette présentation, une interrogation demeure en suspens : que valent ces romans du point de vue littéraire ? C'est une question que je n'ai pas abordée, pour une raison simple : du point de vue sociologique où je me situe, je considère ces romans comme des documents qui permettent d'interroger l'imaginaire de l'Inde contemporaine, indépendamment de la valeur littéraire qui leur est attribuée.

Si j'aborde néanmoins ce sujet, c'est parce que la question de la valeur littéraire n'est pas absente du roman de Divvaakar, *Beaten by Bhagath*. Le propos y est abordé de manière directe, explicite donc, mais aussi de manière indirecte, implicitement pour qui est informé de la sociologie du milieu littéraire indien.

Mis au défi de faire mieux que Bhagath, le narrateur exprime d'emblée ses réticences à se donner comme modèle un écrivain et un type de littérature qu'il sait être méprisés, par son milieu socio-culturel d'appartenance et par la critique littéraire. Ainsi, écrit le héros :

« Ces dernières années, j'avais croisé des centaines de personnes [...] qui se moquaient du style de Ketan [Bhagath]. Beaucoup d'entre-elles, s'improvisant critiques littéraires, considéraient que ses livres étaient bons à jeter à la poubelle. Certains généralisaient même leurs critiques à tous ces romans de la nouvelle génération d'auteurs indiens de fictions, qu'ils qualifiaient de triviaux [...] » (Divvaakar, 2013 : 15).

Explicitement encore, dans une courte préface à son roman, l'auteur déclare, qu'il a opté pour une littérature visant un large public : « Dans mon parcours d'auteur débutant, la leçon la plus importante que j'ai apprise est que le succès en tant qu'écrivain ne vient pas de savoir écrire, mais de trouver la clé pour faire lire les autres. Un écrivain commercial d'aujourd'hui doit d'abord se concentrer de tout cœur sur qui lira son livre et ensuite sur ce qu'il doit écrire » (*ibid.*, p. 11).

Cependant, la question de la valeur littéraire de ces romans que je range dans le genre « littérature d'ingénieurs », me paraît engagée de manière indirecte, et non sans autodérision, dans le cadre romanesque que s'est donné Divvakaar. En effet, à la différence des trois autres romans que j'ai étudiés, l'intrigue de *Beaten by Bhagath* ne se déroule ni dans le monde professionnel des ingénieurs, ni dans celui des écoles d'ingénieurs. Ketan Bhagath, le modèle du narrateur, n'est pas diplômé de l'IIT-Delhi. C'est un ancien élève du collège St. Stephen, collège universitaire le plus prestigieux de l'université de Delhi, et d'où sortent nombre d'écrivains indiens de langue anglaise, par exemple, pour ne citer que quelques-uns, traduits en français : Amitav Gosh, Shashi Tharoor, ou Upamanyu Chatterjee.

Faire d'un ancien élève du collège St. Stephen un écrivain commercial à succès rejeté par ses condisciples du monde des lettres indiennes de langue anglaise, et se présenter soi-même comme issu de cette même élite universitaire mais désireux de se lancer aussi dans la même veine littéraire commerciale, sans succès, est peut-être un hommage, fût-il parodique, que

Divvaakar, ingénieur, diplômé de l'Indian Institute of Technology de Delhi, rend à l'élite des lettres indiennes de langue anglaise.